

**Danielle Darrieux**  
**81 ans d'amour, ça se fête !**

Paul Vecchiali

Numéro 185, décembre 2017, janvier 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87212ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vecchiali, P. (2017). Danielle Darrieux : 81 ans d'amour, ça se fête ! *24 images*, (185), 42–43.

# Danielle Darrieux

## 81 ANS D'AMOUR, ÇA SE FÊTE!

par **Paul Vecchiali**

Quand nous tournons *En haut des marches*, Danielle me dit qu'elle aimerait devenir centenaire pour voir comment c'est. Je lui fais remarquer que ce ne sera jamais qu'un jour de plus. Elle éclate de son rire si jeune, si direct, un brin malicieux.

Elle a cent ans, se souvient de ma répartie, me chante « Il n'y a pas d'amour heureux » sans autre intention que de me charmer. Aveugle mais pas muette, et pas aveuglée.

Danielle Darrieux est femme avant tout, farouchement indépendante. Elle ne fait jamais état de son intelligence aiguë, intelligence nimbée d'humilité, donc de lucidité.

Elle est Darrieux le temps de la prise, redevient Danielle quelques secondes après le « Coupez! ». Sans doute sa façon de se protéger du « psychologisme », libre ainsi d'offrir son corps et sa mémoire au personnage qu'elle interprète, immédiatement sincère.



Mayerling d'Anatole Litvak (1936) et Madame de... de Max Ophüls (1953)

Elle joue « direct », spontanée, au quart de ton près quand on le lui demande, investie sans être prisonnière.

Indifférente aux hommages, indifférente à sa beauté, nette dans ses propos, musicienne ô combien, l'œil rieur, légèrement coquin.

De la gamine troublante susurrant *C'est le dimanche* avec André Lefaur (*Le bal*, Wilhelm Thiele, 1931) à la jeune femme éclatante de sexualité lorsqu'elle chante avec détachement *Une charade* (*Battement de cœur*, Henry Decoin, 1939), elle conquiert le public sans le solliciter, moderne sans se construire, classique au fond d'elle-même.

Quelle Bérénice aurait-elle été!

Auparavant, dans *Retour à l'aube* (Henry Decoin, 1938), elle se montre supérieure à toutes ses rivales jouant une crise de nerfs à trois étages, après avoir chanté (ou rêvé de chanter, car le film reste ambigu tout au long) *Dans mon cœur*, qui ravira tous ses fans.

Puis vient une sorte d'entracte...

Ses déboires personnels n'entament pas son talent mais sa réputation en souffre...

Le temps de quelques années où l'on commence à l'oublier... Même si ses films font recette, ils comptent moins que ses chansons : *Les fleurs sont des mots d'amour* (*La fausse maîtresse*, André Cayatte, 1942) restera en tête du hit-parade pendant plus de cinq ans!

Charmante dans *Au petit bonheur* (Marcel Lherbier, 1946), inattendue mais choisie par Cocteau pour la pureté de son ovale, dans *Ruy Blas* (Pierre Billon, 1948), elle revient, pourrait-on dire, au cinéma avec *Jean de la Lune* (Marcel Achard, 1949) où, divinement, elle écosse des haricots. Explode avec *Occupe-toi d'Amélie* (1949), le chef-d'œuvre de Claude Autant-Lara, plus belle que



En haut des marches de Paul Vecchiali (1983) et Une chambre en ville de Jacques Demy (1982)

jamais, se métamorphose dans *La vérité sur Bébé Donge* (1952) d'Henri Decoin, son mentor des années trente. Dans ce film, elle navigue entre la jeune fille écervelée, cinglante, son image de marque, et la femme impitoyable, raide comme la justice (qu'elle pense incarner), pâle comme la mort (qu'elle souhaite trouver), faisant semblant d'exister...

Gabin/Darrieux: les piliers du cinéma français... Lorsqu'on lui annonce son partenaire, elle dit « Enfin Gabin! ». Le film ne fonctionne pas au niveau public. Aujourd'hui, il est considéré comme un chef-d'œuvre...

Le métier reconnaît son talent. Ce qui ne la trouble pas. À François Chalais qui lui assène « Qu'est-ce que ça fait à Danielle Darrieux d'être la meilleure comédienne française? », elle répond, manifestement embarrassée, « Rien car je ne le crois pas ».

Avant qu'elle ne le devienne indubitablement avec les trois films de Max Ophüls: *La Ronde* (1950), *Le plaisir*, (1952), *Madame de...* (1953).

Leur entente tient du miracle. Danielle s'épanouit, joue de son élégance avec gravité... Offre à Jean Gabin un « Merci » inoubliable devant *un parterre de femmes et de fleurs*.

Max lui dit « Tu peux jouer des rôles dramatiques car tu es toujours un peu ridicule. » Elle en rit alors qu'il ne fait que constater l'autodérision spontanée qui habite l'actrice, au-delà d'une grâce inégalable.

Plusieurs générations de cinéastes désirent la « faire travailler » (le mot est d'elle-même). Elle « travaillera » en effet énormément, rencontrera Catherine Deneuve, alors toute jeune dans *L'homme à femmes* (Jacques-Gérard Cornu, 1960), la retrouvera plus tard, interprétant encore sa mère dans *Les Demoiselles de Rochefort* de Jacques Demy (1967), ou *Le lieu du crime* d'André Téchiné (1986).

De cette période, on peut retenir: *L'affaire Cicéron* de Joseph Mankiewicz (1952), *Le rouge et le noir* de Claude Autant-Lara (1954), *L'amant de Lady Chatterley* de Marc Allégret (1955), *Le septième ciel* de Raymond Bernard, (1958), *Pot-Bouille* de Julien Duvivier (1957), *Marie-Octobre* de Julien Duvivier (1959), *Landru* de Claude Chabrol, (1963).

Ensuite, elle se produit au théâtre, fait pas mal de téléfilms, toujours aussi remarquable et remarquée. Donne des concerts, traqueuse, alors qu'elle ne l'a jamais été au cinéma, au théâtre ou à la télévision...

Dans sa dernière période, deux chefs-d'œuvre: *Une chambre en ville* de Jacques Demy (1982), *Le jour des rois* de Marie-Claude Treilhou (1991).

Aussi, un film avec moi *En haut des marches* (1983) qui lui vaut deux prix d'interprétation (Bastia, San Sebastian) et un téléfilm où elle rencontre Annie Girardot, *Le front dans les nuages* (1989), qui lui vaut encore un prix d'interprétation au Festival de Montecatini.

C'est ma seule fierté que de lui avoir fait obtenir des prix d'interprétation dans des festivals, alors qu'elle n'en avait jamais eus auparavant.

Si l'on excepte les Victoires du Cinéma à plusieurs reprises et deux Molière.

J'assiste, entre autres, à la représentation de *Lucienne et le boucher*, l'attend à la fin du spectacle pour l'entendre me dire « Pourquoi vous ne me faites pas travailler? ». Je lui dis « Non, pas ce mot-là! Et puis j'attends de vous proposer un grand rôle. ». Et elle: « Il n'y a pas de grands rôles, il n'y a que de grands comédiens. »

Quand on me parle de sa mort, je réponds « Quelle blague! », tant je suis bouleversé. Parce que Darrieux est immortelle. À coup sûr, elle se serait esclaffée de m'entendre dire cela.

Tous ses visages restent dans ma mémoire, sa tendresse dans mon cœur.

Et, jusqu'à ma propre mort, je conserverai présentes l'innocence, la détermination, la pureté qu'elle m'offrit dans le film d'Anatole Litvak, *Mayerling*, en 1936.

J'avais six ans.

81 ans d'amour, ça se fête! 